



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 125.

MERCREDI, 4 Mai 1808.

EXTÉRIEUR.

PORTUGAL.

Lisbonne, le 18 avril.

S. Exc. M. le gouverneur-général Junot, accompagné de l'état-major de l'armée, et des principales autorités du royaume de Portugal, s'est rendu le dimanche de Pâques à l'église patriarcale, et a assisté à l'office divin. L'église était tendue magnifiquement pour cette auguste cérémonie et pour la réception de S. Exc.

— Notre ville jouit de la tranquillité la plus parfaite. Les vivres y sont abondants et d'un prix peu élevé; les marchés sont bien approvisionnés. Pendant toute la semaine-sainte les églises ont été remplies de monde, sans qu'il se soit passé le moindre désordre.

La police exerce une surveillance active et salutaire, et les troupes françaises observent la discipline la plus exacte. Toutes les fois que S. Exc. le gouverneur-général paraît dans les rues de Lisbonne, il reçoit les témoignages les moins équivoques de l'affection du peuple, et de la confiance qu'à déjà su inspirer aux Portugais le nouveau gouvernement.

(Journal de l'Empire.)

DANEMARCK.

Altona, le 23 avril.

Le vaisseau de Lubeck, l'*Agathe*, capitaine Koop, a péri en effet, le 7 de ce mois, dans la Baltique, comme on l'a annoncé. Lord Roiston avait acheté ce vaisseau à Liébau, pour se rendre avec plusieurs Anglais dans un port de Suède. C'est donc par erreur qu'on a d'abord assuré que l'ambassadeur de Suède à Pétersbourg, M. le baron de Stedingk, était à bord de ce navire. On est parvenu avec beaucoup de peine à sauver le capitaine et trois matelots, M. Holliday, don Pereira, messager d'état portugais, M^{me} Pollock, femme du colonel de ce nom (au service d'Angleterre), et M^{me} Barus avec trois enfants. On compte, dans le nombre de ceux qui ont péri, le colonel Pollock, lord Roiston, MM. Focke, Renny, Bailly-Backer et quelques matelots.

— Nous n'avons aucune nouvelle ultérieure de Copenhague.

Un journal allemand donne les renseignements suivants, comme tirés d'une lettre particulière de cette ville :

« On se rappelle que dans la capitulation des îles danoises en Amérique, il se trouve un article relatif au procès de certains criminels, que les commandants des forces anglaises semblaient vouloir soustraire à la juridiction danoise. Les criminels sont un certain baron B. et ses complices, accusés d'avoir tramé une conspiration tendante à faire assassiner les magistrats et les commandants danois; déclarer les îles de Sainte-Croix, de Saint-Thomas et de Saint-Jean indépendantes; nommer le baron B. roi de cet Etat, et conclure une alliance avec le roi d'Angleterre, ainsi qu'avec le chef des noirs de Saint-Domingue. Le baron B. avait demandé à l'Angleterre d'être appuyé par quelques frégates anglaises; mais avant d'avoir reçu une réponse de Londres, ce révolutionnaire fut trahi par un de ses complices, arrêté et mis en prison. »

D'après cette explication, on comprend pourquoi les Anglais se sont réservé le droit de confirmer la sentence qui sera prononcée contre ce conspirateur. (Idem.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 20 avril.

Le bruit se répand que les archiducs Charles et Jean vont faire une tournée pour inspecter les fortifications de Trieste, de Fiume et de Zeng.

— L'Observatoire astronomique de Bude en Hongrie manquait d'instruments appropriés à l'état actuel de la science; l'archiduc palatin, protecteur de l'Université de Bude, a autorisé le directeur, M. Pasquich, à faire venir tous les instruments nécessaires. C'est à Munich, chez MM. Reichenbach, Uzsneider et Liebherr, où ces instruments ont été achetés : on assure

qu'ils égalent en beauté et en exactitude tout ce qu'on trouverait de mieux à Londres.

(Journal de l'Empire.)

— La Gazette de la Cour contient l'article suivant sur la Turquie :

Le caïmacan de la Porte en Egypte, Mehemed-Aly, a maintenant pacifié toute cette province; la majorité des beys a suivi l'exemple de Sehabin-Aly-Elly, et a traité avec le pacha. Cependant Mehemed-Aly a décliné la commission qui lui avait été donnée par plusieurs firmans, de marcher contre les Wechabites, lorsque la paix serait rétablie en Egypte, et de les chasser de Gedda, de la Mecque et de Medine.

— La Porte continue ses préparatifs de guerre, et elle fait fortifier les places qui sont susceptibles de défense sur le Danube.

(Journal du Commerce.)

Du 21 avril.

S. A. I. l'archiduc Charles, primat de Hongrie, est arrivé dans cette capitale.

— L'Empereur d'Autriche a publié une ordonnance qui opère de grands changements dans l'organisation de l'instruction publique du royaume de Bohême. On croit que des changements semblables auront lieu sous peu dans les autres provinces de la monarchie autrichienne.

(Publiciste.)

Des bords du Danube, le 26 avril.

Des nouvelles de Smyrne, du 6 mars, disent que les négocians de cette place ont enfin pris le sage parti de faire passer les marchandises qui leur arrivent en grande quantité de l'Arabie, de l'Egypte et de plusieurs provinces de l'Asie, par une partie de la Natolie, où on les embarque pour passer la mer de Marmara; elles sont ensuite expédiées par Andrinople, à travers la Turquie européenne, pour Vienne, et les autres parties des Etats autrichiens.

(Gazette de Vienne.)

Francfort, le 25 avril.

On a vu célébrer à Worms la fête de Pâques avec une partie des usages qui s'observent ce jour-là en Russie. M. le major de Ratzen, commandant le dépôt des prisonniers russes malades qui se trouvent encore dans cette ville, a réuni MM. les officiers et les soldats qui sont sous ses ordres : après avoir assisté à la messe, tous dans la plus grande tenue, il leur a fait les honneurs d'un déjeuner, composé principalement de brioches, de fromage blanc et d'œufs rouges. Ces mets, qui avaient été bénis auparavant, forment essentiellement en Russie le déjeuner du jour de Pâques. Ce repas s'appelle *Pascha*, et on y assiste en famille. Dès le matin, on se présente les uns aux autres un œuf rouge, en accompagnant ce cadeau d'un baiser fraternel; et ce qui dénote dans cet usage un esprit de religion et de charité vraiment touchant, c'est que ce ne sont pas seulement les égaux qu'on admet à ce banquet, mais c'est jusqu'au moindre des subordonnés, jusqu'au dernier même des domestiques, sans distinction d'âge ni de sexe.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 24 avril.

S. Exc. le chevalier Huyghens, nouveau ministre de Hollande, vient d'arriver, et est descendu au palais de Bellevue, que le roi a mis depuis quelque tems à la disposition du ministre du roi, son frère.

Le commandeur van Dedem, qui nous quitte et qui a été traité avec beaucoup de bienveillance par S. M., est appelé à la mission de Naples, et va se rendre à sa nouvelle destination.

(Journal du Commerce.)

BAVIÈRE.

Munich, le 23 avril.

On assure que nos souverains et le prince royal vont se rendre, dans le courant du mois prochain, à Inspruck, pour y passer une quinzaine de jours. S. M. veut réaliser la promesse qu'elle a faite aux états provinciaux du Tyrol, lors de son passage dans cette province. M. de Montgelas accompagnera, dit-on, Sa Majesté. On croit que nos sou-

verains y auront une entrevue avec le vice-roi d'Italie et avec la vice-reine, son épouse, fille du roi.

M. le conseiller d'état Otto, ministre plénipotentiaire de France, près notre cour, qui a été malade pendant quelques mois, se trouve entièrement rétabli. Il a même reparu la semaine dernière à la cour.

(Publiciste.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Amsterdam, le 28 avril.

Hier les habitans d'Amsterdam ont célébré par des réjouissances et une illumination générale, l'heureuse délivrance de la reine et la naissance d'un prince.

Le jour de la fête anniversaire de la fondation de l'ordre de l'Union, S. M. a fait plusieurs promotions de grand' croix, de commandeurs et de chevaliers.

(Journal du Commerce.)

Utrecht, le 23 avril.

Lors des malheurs arrivés dans la Zélande, par le fameux ouragan du 16 janvier dernier, la ville de Goes, une de celles qui ont le plus souffert, a nommé une commission pour constater les pertes de chacun, recevoir les dons qui seraient faits au profit des malheureux, en distribuer le montant, comme aussi pour vérifier tous les effets de ce terrible événement. Cette commission vient de donner une tabatière d'argent au nommé Jean Ryke, en témoignage du dévouement dont il a fait preuve dans ce tems pour sauver le nommé Gorard van Boyen et sa famille, prêts à être engloutis sous les eaux.

(Courier de l'Europe.)

INTÉRIEUR.

Cologne, le 27 avril.

M. Frédéric-Schlegel, savant helléniste, et connu par des ouvrages critiques sur les beaux arts, vient d'abandonner la religion réformée pour la religion catholique romaine. Son épouse, fille du célèbre philosophe juif Mendelschon, a suivi l'exemple de son mari, et tous les deux ont fait leur profession de foi, samedi dernier dans l'église ci-devant cathédrale de Cologne.

Paris, le 3 mai.

Le 2 mai dernier, M. J. B. Ch. Fleury, nommé par décret du 19 mars dernier consul-général de S. M. l'EMPEREUR ET ROI à Milan;

Et M. Ph. Alex. Vigouroux, nommé par décret du 24 mars dernier consul de S. M. l'EMPEREUR ET ROI à Venise;

Ont prêté serment en cette qualité, et conformément au décret du 13 novembre 1807, entre les mains de S. A. S. le prince de Bénévent, faisant les fonctions d'archi-chancelier d'Etat.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 4 janvier 1808, sur la demande de Jean Goddert, cultivateur à Spich,

Le tribunal de première instance à Prum, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Jean-Guillaume Goddert, tailleur de la commune de Hollerath.

Par jugement du 3 décembre 1808, sur la demande de François Cadot, marchand à Lihus-le-Grand, et autres intéressés, en déclaration d'absence de Louis Cadot, parti comme réquisitionnaire en 1793,

Le tribunal de première instance à Beauvais, département de l'Oise, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis Cadot.

Par jugement du 4 février 1808, sur la demande d'André-Charles-David, garde, domicilié dans la commune d'Avricourt,

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Charles-Paul David.

Par jugement du 13 janvier 1808, sur la demande de Cécile Gastaud, veuve de Jacques Barthélemi,

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a déclaré l'absence de Claude-Joseph Gastaud, qui depuis plusieurs années n'a point donné de ses nouvelles.

Par jugement du 29 août 1807, sur la demande de Pierre Degourier, propriétaire à Villefranche, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Mairat, de la commune de Balaguier.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande d'Antoinette Gayard, veuve de Jean-Pierre Garach, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Gaillac, département du Tarn, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Antoine Gayard, parti en l'an 2 pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 15 janvier 1808, sur la demande de Gislain Taburiaux, et de Marie-Françoise Thomas, son épouse, cultivateurs à Glabais.

Le tribunal de première instance à Bruxelles, département de la Dyle, a déclaré l'absence de Gennain-Joseph Taburiaux.

Par jugement du 5 février 1808, sur la demande de Léandre Bouffieux, domicilié à Bruxelles, et de Gabriel-Alexis Reumont, et Jeanne-Marie Bouffieux, domiciliés à Chastre-en-Villeneuve,

Le tribunal de première instance à Nivelles, département de la Dyle, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Antoine-Joseph Bouffieux, de la commune de Chastre-en-Villeneuve, disparu dès 1787.

Par jugement du 3 février 1808, sur la demande de Marie Gadan, domicilié à Beaune,

Le tribunal de première instance à Beaune, département de la Côte-d'Or, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Claude Gadan, disparu de Beaune depuis plus de 15 ans.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Anne-Louise Bayle, domiciliée à Privas,

Le tribunal de première instance de Privas, département de l'Ardèche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Simon-Pierre Mege, parti pour les îles en 1790, sans avoir donné de ses nouvelles.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Elisabeth Barth, épouse autorisée de Pierre Schanck, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Cousel, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Théobald ou Thiébaud Barth, de la commune de Boosen.

Par jugement du 7 messidor An 13, sur la demande de François et de Jean-Pierre Charpentier, de la commune de Trois-Moustiers,

Le tribunal de première instance à Loudun, département de la Vienne, a déclaré l'absence d'Urbain Charpentier, leur père,

Par jugement du 9 janvier 1808, sur la demande du sieur Jean-Pierre Giroud, receveur de l'enregistrement, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a déclaré l'absence de Pierre Paul Sellon.

Par jugement du 19 janvier 1808, sur la demande des mariés Claude Girardot, et Rose Saurey, cultivateurs à Voisines, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Langres, département de la Haute-Marne, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Augustin Poissot, disparu il y a seize ans de la commune de Voisines, son dernier domicile, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis l'an 3.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de François Rousseau, entrepreneur de bâtimens à Tours,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a déclaré l'absence de Toussaint Rousseau.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande des fabriciens de l'Eglise de Jovenzan, sous le titre de Saint-Ours,

Le tribunal de première instance à Aoste, département de la Doire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean Gontier-de-Jean-Pantléon, disparu depuis environ 25 ans de Jovenzan, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

ADMINISTRATION DES DOMAINES DE LA COURONNE.

Vente à l'établissement rural du domaine impérial de Rambouillet, département de Seine-et-Oise, le 16 juin 1808, et jours suivants, dix heures précises du matin.

1°. De 140 myriagrammes (1,800 livres environ) de laine superfine, provenant de la dépouille des troupeaux espagnols de l'établissement;

2°. De 68 bœufs et 117 brebis de pure race espagnole;

3°. De 34 moutons de même race pour la boucherie;

4°. De 5 taureaux et 4 vaches de race sans cornes;

5°. D'une jeune ânesse de race toscane.

Les adjudicataires seront tenus d'enlever de suite les animaux vendus, et de payer comptant le prix des objets qui leur seront adjugés.

L'administrateur des domaines de la Couronne en-deçà des Alpes,
GOULARD.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de STRASBOURG, du 1^{er} mai.

82. 80. 70 61. 16.

ARITHMÉTIQUE.

L'arithmétique pratique analysée et démontrée dans tous ses développemens, et dans ses différentes applications à tous les usages du commerce, de la Banque, de la finance, des arts et métiers; dédiée à S. Ex. Mgr. Mollien, ministre du trésor public. Par M. Edmond Degrange, membre de la Société académique des sciences de Paris. — 1808. (1).

Il y a trois objets principaux à considérer dans cet ouvrage, la méthode, l'étendue des matières, leur utilité, ainsi que celle des renseignemens étrangers à l'arithmétique proprement dite, mais indispensables, pour qu'on puisse en appliquer les règles à tous les usages de la pratique.

L'auteur a suivi la méthode d'invention. La composition des nombres par l'addition successive d'une unité jusqu'à l'infini, celle des unités de 10 en 10 fois plus grandes ou plus petites jusqu'à l'infini, leur nomenclature et l'explication de la valeur locale des neuf chiffres par lesquels on les représente toutes, forment un traité complet de numération comprenant les décimales, et qui est contenu dans dix pages.

L'addition n'est qu'une première abréviation de la composition des nombres; au lieu d'ajouter les unités une à une, elle a pour objet d'en ajouter jusqu'à neuf à-la-fois de celles de chaque ordre successivement, à commencer par celles du plus petit ordre et ainsi de suite, et de la même manière pour celles de tous les ordres.

La multiplication est une abréviation plus rapide encore de la composition des nombres, ou n'est qu'une addition abrégée dans laquelle on détermine tout-à-coup par une seule opération de la

mémoire la somme d'un nombre, d'un seul chiffre répété autant de fois qu'il y a d'unités dans un nombre semblable, à commencer par celui des unités du multiplicande, et ainsi de suite pour chacun de ses autres chiffres, et dans laquelle on fait autant d'opérations semblables, et de la même manière sur le multiplicateur, qu'il y a de chiffres au multiplicateur; ce qui, en observant les lois déjà connues de la numération, réduit la multiplication à plusieurs multiplications successives d'un nombre, d'un seul chiffre par un nombre d'un seul chiffre.

La soustraction et la division ne sont que la décomposition des nombres formés par l'addition et par la multiplication, ou ne sont que les opérations inverses de ces dernières; en examinant la décomposition de celles-ci, l'auteur démontre à l'avance la soustraction et la division dont les commençans auront une idée exacte avant même qu'ils en aient lu le nom.

Les développemens de ces deux dernières règles dévoilent la naissance ou l'invention des fractions, qui ne sont autre chose que des quotiens inférieurs à l'unité, ou que des divisions indiquées dont le diviseur est plus grand que le dividende, ce qui démontre l'analogie de toutes les idées relatives aux fractions et aux divisions. L'examen de la division et de son résultat, considérés sous leurs différents points-de-vue dans différentes applications, explique ce qu'on entend par rapport, qui n'est autre chose que le résultat de la comparaison des grandeurs exprimées par deux nombres, et qui n'est par conséquent autre chose qu'un quotient, ce qui démontre l'analogie des opérations relatives aux divisions, aux fractions et aux rapports, ou qu'elles ne sont toutes qu'une même opération considérée sous différents points-de-vue.

Les développemens de ces premières idées conduisent à celles des proportions qui ne sont autre chose que la comparaison de deux rapports égaux, et à la théorie de la règle de trois généralisée, dans laquelle, ayant un produit indiqué et l'un de ses deux facteurs, il ne s'agit que de trouver l'autre.

Les développemens relatifs aux proportions conduisent aux règles appelées conjointes, qui ne sont que des proportions composées de plusieurs proportions simples, et conduisent aussi aux règles appelées de compagnie, ou des parties proportionnelles à des nombres donnés, de mélange ou rapport commun et proportionnel à des nombres donnés, etc.; ils conduisent sur-tout aux progressions qui ne sont que des proportions continues prolongées au-delà de trois termes; enfin les progressions conduisent aux logarithmes, tout logarithme n'étant que l'exposant de la puissance à laquelle la raison d'une progression géométrique décuple se trouve élevée dans le terme de cette progression qui correspond à ce même logarithme.

C'est ainsi que l'auteur, considérant chacune des applications nouvelles de l'arithmétique dans son analogie avec les premières règles dont il a donné tous les développemens et généralisé les principes, réduit la science des nombres à celle de ses quatre premières règles, et en écarte toutes les difficultés en prouvant qu'elles n'appartiennent qu'au mode vicieux suivi par ceux que ces difficultés imaginaires effraient.

L'étendue des matières embrasse tous les objets connus de la pratique, une suite complète d'exemples graduellement compliqués jusqu'au plus haut degré et commençant par les plus simples. L'auteur n'a pas craint de les multiplier sans en donner deux semblables, ni de démontrer dans tous leurs détails les abréviations des plus habiles calculateurs, ce qui a été négligé par un grand nombre d'arithméticiens; il traite de tout ce qui peut être utile au commerce, à la banque et à la finance: des abréviations du calcul des intérêts, de l'époque moyenne, des prix moyens, des distances moyennes, etc.; de l'alliage, des changes étrangers, de la comparaison des poids et mesures, du nouveau système, et même de l'étendue en ce qui concerne la définition des unités linéaires, de surface et de volume ou capacité; des valeurs intrinsèques et numéraires des monnaies, du fin de l'or et de l'argent, du doré, de la manière de hausser ou baisser le titre à la fonte, etc., le tout sous le rapport des applications que l'on peut faire des règles de l'arithmétique à ces différents objets.

L'utilité de ces objets est suffisamment sentie; celle des renseignemens analogues, étrangers à l'arithmétique, considérée en elle-même, et cependant indispensable pour qu'on puisse faire l'application de ces règles aux divers usages de la vie civile, ne l'était pas du tout. Vainement a-t-on voulu suppléer, en traitant séparément de chacune de ses applications, désignées comme autant de règles particulières, et distinguées par une infinité de noms différens. Elle laisse les commençans dans l'incertitude, comme elle ne présente plus la moindre difficulté lorsqu'on a une idée exacte des diverses natures de valeurs qu'elles ont pour objet.

(1) Deux vol. in-8° d'environ 320 pag. chacun. — Se vend à Paris, chez M^{re} Hocquart, rue de l'Eperon; et chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Hauteville, n° 23.

Prix, 8 fr., et franc de port, 10 fr.

de déterminer. M. Edmond Degrange avant de traiter de chacune de ces applications, définit clairement chaque nature de valeur qui en est l'objet particulier; ce qui paraît étranger à l'arithmétique, proprement dite, entre dans le plan de l'arithmétique pratique désignée sous ce titre pour exprimer qu'outre les règles générales de cette science, elle réunit tous les renseignements accessoires, nécessaires dans la pratique, tous les exemples, toutes les abréviations et tous les résultats de la plus longue expérience.

Ce livre sera d'une grande utilité pour toutes les personnes qui n'auront pas pu apprendre les mathématiques; pour toutes celles qui ne pourront ou ne voudront apprendre que l'arithmétique usuelle, ou encore, qui voudront avoir leur arithmétique appliquée aux usages du commerce, etc.; aux maîtres par la suite complète d'exemples et par leur gradation; et sur-tout aux personnes destinées au commerce. A. B.

POÉSIE.

Début et fragmens du poème de Belzunce, ou la peste de Marseille, poème nouveau, par M. Ch. Millevoje (1).

J'allais redemander aux fastes de la guerre
Ces héros qu'en tremblant a révéra la terre;
J'allais, des tems fameux interrogeant la voix,
Ressusciter l'honneur de l'antique pays;
Quand la Religion, reine long-tems bannie:
« Que mes rayons, dit-elle, échauffent ton génie;
» De l'un de mes élus chante les saints travaux.
» Comme le champ d'honneur l'autel a ses héros. »
J'obéis, m'écriai-je, incliné devant elle;
Mais daigne me prêter cette harpe immortelle
Qui jadis, racontant Babylone au cercueil,
D'un grand peuple exilé prophétisa le deuil.
Alors, fille des cieux! si la corde sonore
Ne se dérobe point à ma main faible encore,
Si tu remplis mon sein de ta noble chaleur,
Je dirai la vertu protégeant le malheur.

Sous l'azur d'un beau ciel, de splendeur couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée.
Par-tout fleurit l'espoir; l'automne en souriant
Prodigue ses moissons, et le riche Orient
Couronné des présens de la terre et de l'onde
Ces champs que du Midi l'œil embrase et féconde.
Jamais dans nos climats des soleils plus heureux
Ne virent colorer des fruits plus savoureux.
Dans sa verte prison la figue recueillie,
Du fruitueux oranger la pomme enorgueillie
Étalait à l'envi leur précoce trésor,
Et l'olive onctueuse épanchait ses flots d'or.
Debout sur ces rochers, dont la cime hautaine
Voit accourir la vague écumeuse et lointaine,
Plutus, l'œil sur les mers, implorait le retour
Des vaisseaux qui, voguant vers les portes du jour,
Vont ravir les toisons de l'ardente Lybie,
Ou les parfums si doux qu'enfanta l'Arabie,
Et reviennent chargés de cent trésors divers,
Apporter aux cités le tribut des deserts.
Ils approchent.... Craignez leurs perfides promesses!
Craignez ce vaste amas d'homicides richesses!
L'horrible peste habite en ces tissus pompeux;
Ses germes destructeurs voyagent avec eux;
Et, se levant du fond des sables solitaires,
La mort étend vers vous ses ailes funéraires.
Tel, des champs de Cécrops aux murs de Pandion
Courut le monstre affreux de la contagion;
Hydre au souffle infecté, qu'en ses grottes profondes
Le Nil nourrit long-tems de ses sangs fécondes.
L'ange exterminateur a donné le signal.
Déjà l'oiseau des mers, loin de ce bord fatal,
Fuit en poussant des cris de lamentable augure;
Déjà des corps nombreux peuplent la sépulture...
Insenses, que de l'or trompe le vil attrait!
Sur les sanglans linéols glisse votre œil distrait;
Tant l'homme est incrédule et refuse son ame
À ces hautes leçons que le cercueil proclame!
Seulement un vieillard, instruit par le passé,
Disait: « D'un grand fléau ce peuple est menacé,
» Encore une journée, et l'hydre tient sa proie. »
Hélas! sa voix se perd dans la bruyante joie.
Il subit ton destin, prêtresse d'Ilion!
Et le mépris s'attache à sa prédiction.
Cependant les périls s'accroissent d'heure en heure,
Et les morts se pressent dans leur froide demeure.
Le monotone accent de l'airain solennel
Fatigue en vain les airs de son lugubre appel
Des vulgaires humains en vain s'ouvre la tombe;

(1) Nous rendrons compte incessamment du volume qui enferme ce poème, et de quelques autres poésies qui l'accompagnent.

On ne s'aperçoit pas que le pauvre succombe:
Mais quand le riche orgueil du luxe s'aveugle,
Vient à passer soudain des grandeurs au néant,
Sa chute, qui long-tems retentit sur la terre,
Pénètre sous les cœurs d'un effroi salutaire;
Comme si l'opulence avait droit ici-bas
De payer avec l'or la rançon du trépas!
Les yeux s'ouvrent enfin; tout s'arrête immobile;
Et la douleur sans voix a parcouru la ville.

Ces chars de deuil voilés, qui vers le monument
Dans leur morne lenteur roulaient incessamment;
Ces convois, qu'escortaient les pleurs et la prière,
Révélaient du fléau la course meurtrière;
Et chaque citoyen, dans ce pressant danger,
Avide de savoir tremblait d'interroger.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages,
Entendu ces bruits sourds par degrés redoublés,
Ces confuses clameurs des matelots troubles?
Du peuple dans l'effroi telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive:
Le noir cordage flotte à demi détendu,
Et l'avidité marchand, de terreur éperdu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.

De moment en moment l'active maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie;
Tout meurt. On n'aperçoit que de vivans débris:
Les yeux n'ont plus de pleurs, la voix n'a plus de cris.
De leurs sinistres mains le Deuil et la Souffrance
Ont écrit sur ces murs: « Ici plus d'espérance. »
L'inévitable mort frappe à coups dévorans,
Et son niveau funèbre égale tous les rangs.
L'ami tombe et s'éteint sur l'ami qu'il regrette.
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa retraite;
Là, seul, privé d'appuis, il meurt triste, isolé;
Il ne consola point et n'est point consolé.
L'étranger, que rappelle une épouse chérie,
Succombe, le regard tourné vers la patrie.
Le vieillard oublié, sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore, et n'est point entendu!
Près de lui languissait la lampe solitaire,
De sa dernière nuit compagne funéraire.
Que cette nuit fut longue! Enfin le jour parut.
La lampe s'éteignit et le vieillard mourut.
Plus loin, entre ses bras, une mère éplorée,
Tient son fils qui n'est plus, et sa bouche égarée
S'attachant sur la sienne y puise avec effort
Le poison bienfaisant qui lui promet la mort.
Mais des bords de la tombe un cri s'est fait entendre.
Les autels attendaient ce couple jeune et tendre;
Déjà fumait l'encens. O changement fatal!
Le froid linéol... tel est leur voile nuptial!

THÉÂTRE FRANÇAIS.

L'histoire de la conjuration d'Artaban contre Xercès après la défaite de ce roi à Salamine, où, suivant l'expression de l'auteur de la tragédie nouvelle,

Devant quelques vaisseaux ce fier tyran des mers
Recule, et de sa fuite étonne l'univers;

L'ambition démesurée de cet Artaban, chef des gardes royales, qui aspire au trône de son maître, quoiqu'il existât plusieurs princes de la famille entre ce trône et lui, la conduite d'Artaxerce, fils du roi mort, dans cette circonstance difficile, et la catastrophe qui en fut le résultat, ont paru à beaucoup d'auteurs dramatiques un sujet propre à la tragédie; celle de M. Delrieu vient les tirer de l'oubli où elles étaient plongées, et son succès rejait en quelque sorte sur elles, car la plupart lui ont offert des traits, qu'il a su s'approprier et mettre en œuvre en homme habile. Dans cet art difficile les maîtres semblent avoir formé les élèves à l'école de Sparte; les laïcs heureux sont pardonnés; ils n'ont de prix et ne sont justifiés que lorsqu'ils sont ennoblis par l'usage qu'on en sait faire.

Les annales du théâtre français mentionnent plusieurs tragédies d'Artaxerce. La première de Magnon, en 1645, est notée, comme passable, ayant quelques beautés de détail. Elle fut imitée, en 1682, par Boyer, et ici ce n'est pas la tragédie que l'on nous conseille de lire, c'est la préface et les traits singuliers qui s'y trouvent. Un *Artaxerce* de Deschamps fut donné en 1721. Le sort de cet ouvrage et son mérite sont peu connus.

Crébillon lui-même s'empara de ce sujet, et, chose incroyable, le peintre d'Atre et de Rhadamiste n'offrit qu'une ébauche décolorée du portrait d'Artaban dans un cadre tout-à-fait indigne et d'un tel auteur et d'un tel sujet. « On prétend, dit un critique célèbre, que ce n'est pas le rôle d'Artaban qui a fait tort à cette tragédie, mais

la faiblesse du rôle de Xercès: c'est le cas d'appeler les choses par leur nom; cette faiblesse est en effet l'imbécillité la plus complète; comme la scélératesse d'Artaban est l'atrocité la plus absurde. Joignez-y les fadeurs languoureuses d'un Amestris, d'une Barsine, d'un Artaxerce, d'un Darius, et l'intrigue absolument comique qui brouille ces quatre personnages; de ce mélange d'horreurs dégoûtantes et de galanteries romanesques, il résultera l'ensemble le plus monstrueux qu'on puisse imaginer. »

L'arrêt est dur, il pourrait avoir pour préambule ce mot de Voltaire: « Xercès est conduit et écrit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*, » et malheureusement cet arrêt est juste quoique prononcé par un homme qui, devant à *Sémiramis*, *Orsèze*, et *Rome sauvée*, trois victoires remportées sur le rival opposé à sa gloire naissante, semblait devoir le traiter avec d'autant plus de réserve dans ses écrits, qu'au théâtre il l'avait défait avec plus d'éclat: Xercès ne fut joué qu'une fois le 7 février 1714.

Après Crébillon c'est Métastase que nous trouvons s'emparant du sujet d'Artaxerce, Métastase dans lequel Voltaire trouvait des scènes dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas faible; Métastase qui a trouvé le secret de faire lire avec un charme et un intérêt soutenus des poèmes destinés à être

Réchauffés des sons de la musique,

poèmes qui, par un destin qui leur est réservé, ont soutenu beaucoup de compositions musicales au lieu d'être soutenus par elles, et ont fatigué la fécondité rivale de tout ce que l'Italie a eu de grands musiciens, sans lasser le spectateur, et sans lui faire désirer d'autres drames.

Dans son *Artaxerce*, dont le *Stilicon* de Thomas Corneille lui donna probablement l'idée, Métastase a payé, comme Lamoignon et Quinault avaient été obligés de le faire, un tribut au genre lyrique, en liant à son sujet des épisodes d'amour qui lui sont inutiles, qui le refroidissent, qui arrêtent la marche de l'action, et nous occupent d'intérêts que nous partageons peu, tandis que l'objet intéressant nous échappe; mais il écrivait en faveur d'un art avec lequel il lui fallait partager l'empire, et nous venons de voir la même faute dans Crébillon qui n'avait pas la même excuse. Métastase doué d'une imagination heureuse, poète naturel, simple, élégant, presque toujours touchant et quelquefois sublime, passe pour avoir emprunté la plus grande partie de ses sujets au théâtre français: depuis qu'il a écrit on lui a souvent repris le bien qu'il avait emprunté, en s'appropriant ce que lui-même y avait ajouté; *Artaxerce* entraînée en est une preuve que l'auteur de cette tragédie ne récusera pas.

Avant lui l'auteur d'*Hypermnestre*, ce bon et franc méromane, qui, avec un talent vraiment poétique, de l'imagination et de la verve, fit si rarement de bons vers, qui, avec tant de bonne foi multipliait à ses propres yeux le nombre des spectateurs de ses pièces, appelait naïvement l'un de ses vers *le vers du siècle*, et qui, s'il ne fut pas le meilleur des écrivains, fut le meilleur des hommes, Lemierre fit aussi un *Artaxerce* donné en 1766: cet *Artaxerce* réussit, mais ne resta point au théâtre; on y reconnut une imitation du *Stilicon* et du *Xercès* de Crébillon dont la chute avait été si complète: Métastase sur-tout avait servi de guide à Lemierre: la plupart des défauts pardonnables à l'auteur de la tragédie lyrique italienne furent jugés avec sévérité chez l'auteur de la tragédie française.

On lui demanda compte du caractère et de la conduite d'un Artaban qui conspire, et ne conspire pas pour lui; qui conspire pour son fils sans savoir si ce fils veut profiter de son crime, et qui, après l'avoir consulté, et avoir essuyé la honte d'un noble refus, conspire encore, et désormais sans prévoyance et sans but; on trouva quelque chose de déraisonnable dans cette sorte de fureur d'un homme qui veut être coupable au profit d'un autre qui veut rester innocent; beaucoup d'in vraisemblance de détails furent relevées; on trouva le moyen principal, le ressort de l'intrigue, cette épée du père meurtrier de son roi, trouvée dans les mains du fils, une idée manquant de justesse et de vraisemblance. Un homme tel qu'Artaban, n'a-t-il d'autre moyen de cacher l'instrument de son crime que de le remettre aux mains de ce fils contre lequel ce fer va déposer? Cette sorte d'imprévoyance et de maladresse seraient naturelles dans l'auteur d'un crime involontaire dont la tête s'égarerait; elle ne l'est pas dans la situation d'Artaban, dont la détermination a été froide, et qui, le crime commis, conserve, excepté dans cette circonstance, toute la présence d'esprit nécessaire pour éloigner de lui tout soupçon. On trouva belle et dramatique l'idée due au poète italien, de faire juger le fils accusé du meurtre, par le père qui l'a commis: cette idée est en effet féconde, et doit amener des situations tour à tour touchantes et terribles que Métastase a traitées avec un grand talent,

sur-tout dans ce qu'elles offrent d'attendrissant et de pathétique ; mais en général on regarda ces ressorts comme un peu forcés, comme très-propres à exciter cette sorte d'intérêt qui naît de la curiosité, plutôt qu'à nouer une de ces actions fortes et vraiment attachantes dont les incidents naturels s'enchaînent sans efforts, et naissant facilement du sujet, donnent lieu à une égale vérité dans la peinture des passions, comme dans le développement des caractères, et constituent le véritable tragédie.

En rappelant ainsi les reproches faits à la tragédie de Lemierre, et à l'opéra de Métastase, on se dispense de les répéter pour les appliquer à l'auteur de la tragédie nouvelle, qui, suivant pas à pas le poète italien, excepté dans ses épisodes amoureux, dans le rôle de Mandane, et dans une partie du dénouement, s'est volontairement soumis à prendre pour ses juges ceux qui l'ont été de Métastase et de Lemierre.

L'ambition de son Artaban n'est pas personnelle, seule condition qui puisse faire pardonner au théâtre les excès de ce vice, et en conspirant pour son fils, cet Artaban, comme celui de Lemierre, ne fait pas pressentir qu'il régnera sous le nom de ce jeune homme, ce qui rend moins invraisemblable l'audace de son entreprise : il s'indigne de ce que le prince royal a les honneurs du triomphe, tandis que son fils les a mérités, et il peut bien s'en indigner ; mais le prince refuse les honneurs pour les restituer à son ami, l'armée partage entre eux ses acclamations ; ce n'est donc pas là le moment à choisir pour conspirer au nom d'une injure reçue : bien plus, au terme de ses conquêtes, le fils d'Artaban, Arbace, a vu quelques soldats rebelles à Xercès le demander pour roi, et lorsque son père veut savoir si l'éclat du trône a pu le séduire, il répond :

J'ai puni le premier qui me l'a proposé.

Ailleurs il dit :

Arbace, injustement accusé par son roi,

Se tait, plaint son erreur, et lui garde sa foi.

L'ambition ne peut rien sur lui. Je sais, dit-il,

Je sais borner la mienne à remplir mon devoir.

Enfin, le même guerrier placé par son père entre la rébellion qu'il lui propose, et Mandane que sa fidélité à son roi peut lui ravir, se montre encore inébranlable ; dès-lors est-ce en faveur d'un sujet si fidèle qu'un homme vieilli dans les calculs d'une politique ambitieuse, va s'engager dans la plus périlleuse entreprise sans la certitude d'être soutenu, ayant à combattre après son régicide, et le fils du roi qui vengera son père, et son propre fils, qui certainement ne voudra pas régner ?

Mais peut-être une circonstance particulière, déterminant un hasard heureux pour le tems et le lieu du crime, l'impossibilité de ne pas aller plus avant et de différer, déterminent-ils Artaban ; non ; il choisit pour assassiner Xercès le moment où son fils Artaxerce revient vainqueur, où les troupes d'Arbace rentrent avec celles du prince dans les liens d'une fidélité dont il a donné l'exemple. Seul, il est vrai, par une faveur particulière, Artaban peut rester de jour et de nuit dans l'appartement du prince ; mais ce Xercès, le plus puissant de ceux nommés Rois des Rois, n'a donc autour de lui personne qui veille à sa sûreté ; Artaban peut entrer chez lui, l'assassiner, sortir sans être vu, sans être accusé de l'avoir été ; aux portes de l'appartement du roi, il peut entretenir son fils, se laisser ravir le glaive accusateur, Artaxerce rentrant dans le palais par la porte opposée, peut traverser l'appartement de son père, voir Xercès mort et toujours seul, trouver Artaban à l'autre porte, s'entendre reprocher d'avoir lui-même pénétré dans cet appartement, et ne pas répondre à ce reproche même par un soupçon : voilà qui est peu naturel, et cependant dans le cours de la pièce rarement le nom de Xercès est prononcé par Artaban sans qu'il y joigne l'épithète de tyran ; or, ce tyran dans l'acception d'Artaban qui ne peut entendre ce mot dans le sens que lui donnaient les Grecs, ce tyran est peu jaloux, inquiet, soupçonneux ; il est mal sur ses gardes, et la police de son palais, celle même de Suze, est peu vigilante. Certes si de belles scènes sont achetées par les dispositions que nous venons d'analyser, il faut avouer qu'elles le sont tout-à-fait aux dépens de la vraisemblance.

Arbace a quitté son père en s'écriant qu'il va cacher l'instrument du crime ; mais il le cache trop tard ou trop peu, car il est arrêté les mains teintes du sang dont ce fer est souillé. Le prince ne peut voir dans son ami, Mandane ne peut voir dans son amant, l'assassin de son père ; mais peut-être tous deux, ayant de se livrer à l'indulgence que commande l'amitié, aux sacrifices qu'ordonne l'amour, devraient-ils payer aux mânes de Xercès un plus douloureux tribut. Métastase n'est pas tombé dans cette faute, sa Mandane, comme Chimène, demande vengeance pour son père mort, et ne fait que des vœux secrets pour

son amant accusé ; la Mandane de M. Delrieu ne parle point de son père, mais de son amant seul ; elle s'écrie :

J'en atteste sa vie, Arbace est innocent !

Elle accuse la rigueur de son frère qui veut le juger ; elle accuse le silence d'Artaban, qui ne défend pas son fils ; elle se plaint enfin de ne pouvoir assister au conseil pour le défendre : l'amour peut lui dicter ce langage et cette conduite, mais il fallait voiler avec plus d'art cet oubli de la décence théâtrale, cette sorte d'outrage à la mémoire d'un père qui rend à peine le dernier soupir. On remarquera qu'ici de très-légers changemens feraient disparaître un défaut essentiel.

Arbace est amené devant Artaxerce qui a remis à Artaban le soin de le juger ; quoiqu'Artaban fût la seule personne à laquelle Artaxerce ne dût pas commettre cet emploi, fût-il dans ses attributions ordinaires ; mais on sent qu'Artaxerce, qui doit la vie à Arbace, veut le trouver innocent, et il le remet aux mains de son père, comme à son juge le moins sévère ; on peut cependant demander ici pourquoi l'auteur, qui, en général, aborde franchement les difficultés, dispose avec hardiesse des scènes dont on ne peut se tirer qu'avec beaucoup de talent et une grande connaissance du théâtre, éloigne Artaxerce au moment où Arbace va être interrogé par son père ? pourquoi ne lui parle-t-il pas lui-même ? pourquoi quitte-t-il la scène ? c'est qu'ici l'auteur s'en ménage une fort belle, pour la disposition de laquelle son artifice se fait trop sentir.

Dans cette scène, Artaban propose à son fils de fuir et de chercher un asile dans son camp. Le moyen est peu sûr, et la ressource n'est pas habile, puisque c'est déceler l'auteur du crime, et le déclarer coupable aux yeux d'Artaxerce, qui a ses troupes aussi, et doit compter sur elles, soit qu'il veuille venger son père, soit qu'il prenne les rênes de l'empire. Arbace refuse de fuir, et, comme dans Métastase, il appelle ses soldats, non pour le défendre, mais pour lui rendre ses chaînes ; vainement pressé par son père, il s'écrie :

Je garde l'innocence et je marche au supplice.

La situation est belle ; Métastase en a tiré le plus grand parti, les adieux d'Arbace à son père dans ce moment fatal arrachent des larmes ; M. Delrieu n'a pas cherché à produire cet effet dans un moment où peu de mots pouvaient être déchirants. Artaban, épouvanté à l'aspect du supplice de son fils, s'écrie que la vérité va sortir de sa bouche, cette sortie du 3^e acte, s'accorde mal avec les deux actes suivans, dans lesquels Artaban soutient jusqu'au bout son caractère, conserve son espérance, et suit ses projets.

En effet au tribunal suprême, chargé de prononcer l'arrêt, il effraie Artaxerce lui-même par son impassible sévérité. Il envoie Arbace à la mort, et continue de concerter avec son complice Mégabyse les moyens de faire éclater la révolte parmi les mages, les satrapes et les soldats : Artaxerce cependant sacrifie le ressentiment à la reconnaissance ; un ordre secret de sa main met Arbace en liberté ; l'heure de son couronnement s'approche : Artaban par un double artifice a empoisonné la coupe royale et donné le signal de la révolte : elle éclate au moment où le roi va sanctifier son serment en approchant de ses lèvres la coupe fatale ; d'abord de faux avis, font présumer qu'Arbace est à la tête des révoltés ; bientôt il paraît après les avoir domptés, et se justifie par leur défaite.

Pendant tous ces événemens, Artaban, silencieux, immobile, ne peut qu'en attendre l'issue ; sa situation est passive, mais terrible ; et si les événemens du dehors étaient vraisemblables, elle serait très-dramatique ; mais qu'est-ce que la situation d'Artaxerce autour duquel on s'agit, on conspire, on se révolte pendant cinq actes, qu'une sédition menace pendant son couronnement, et qui apprend qu'elle existe quand elle est réprimée comme par enchantement par l'accusé qu'il a tout exprès rendu libre ? Le service d'Arbace est évident, mais son innocence ne l'est pas encore. Artaxerce a recours à l'épreuve du serment ; il prie son ami de jurer qu'il n'est pas coupable, et de le jurer sur la coupe sacrée : Arbace atteste le Dieu de la lumière et porte la coupe à sa bouche ; à l'instant Artaban s'élance sur le poison, et en expirant il fait de son crime l'aveu que lui seul pouvait faire. Métastase a tiré de la même idée, de celle de la coupe de Rodogune, un parti différent, Artaban ne prend pas le poison, il justifie seulement son fils, en s'accusant lui-même, et son fils obtient que l'exil soit son seul châtiment. Sur notre scène, cette fin n'était pas supportable, et M. Delrieu a tiré de l'idée de Métastase le seul parti raisonnable, à-la-fois, moral et tragique.

Corneille nous a laissés d'immortels chefs-d'œuvre dans le genre qu'on peut appeler admiratif et délibératif ; Racine a sondé les derniers replis du cœur humain, et prêté aux passions,

sur-tout à l'amour, le langage le plus éloquent et le plus enchanteur ; Crébillon a voulu régner sur la scène par la terreur ; Voltaire par l'illusion théâtrale et la magie d'un style animé des couleurs les plus brillantes et les plus variées. Dubelloy et Lemierre ont attendu leurs succès des coups de théâtre qu'ils disposaient avec art. De nos jours la tragédie, dite historique, paraît avoir des partisans, et présenter une carrière nouvelle. Si le succès de M. Delrieu lui inspire une autre fois des combinaisons telles que celles d'*Artaxerce*, et s'il a des imitateurs, on pourra dire que nous avons la tragédie intriguée : qu'on nous permette cette sorte de néologisme pour définir un genre que l'aine des Corneille lui-même n'a pas dédaigné, et qui a fourni au second l'occasion d'un succès extraordinaire, mais passager ; on sait que nous voulons parler de *Tiridate*.

La seconde représentation d'*Artaxerce* avait attiré un concours très-nombreux : les beautés en ont été peut-être moins senties qu'à la première représentation ; les défauts et les invraisemblances davantage ; c'est le propre d'un genre qui de sa nature se refuse à la sévérité d'un examen réfléchi, et d'une raison éclairée.

Il ne faut cependant pas croire que nous regardions l'ouvrage de M. Delrieu comme indigne des applaudissemens qu'il a reçus : cet ouvrage, conçu avec force, et disposé dans toutes ses parties avec beaucoup d'artifice, est celui d'un homme qui a long-tems médité sur les effets de la scène, qui s'est rendu compte à lui-même des difficultés d'un sujet simple, dont la supériorité seule du style peut assurer l'existence, qui peut-être a étudié les dispositions que le public apporte aujourd'hui au théâtre, et en a profité habilement dans un ouvrage où le spectateur, constamment en haleine, suit avec un vif intérêt de curiosité le fil rapide des événemens qui se déroulent à ses yeux, et trouve en quelque sorte dans une représentation dramatique tout le plaisir qu'il cherche dans la lecture d'un récit romanesque.

Il a rempli son but avec beaucoup de talent et non moins de succès : les événemens sont trop pressés sous sa plume, et trop resserrés dans le cadre étroit de cinq actes, pour que l'action engagée, le poète puisse toujours se livrer aux développemens désirables ; il faut qu'il courre, on sent qu'il ne peut dissenter : il évite ainsi comme malgré lui, le vide des scènes, les inutilités, les répétitions ; contrainte souvent heureuse qui a donné à sa versification un caractère de sens, de fermeté et de précision très-remarquable : cette versification n'est pas d'une harmonie et d'une élégance soutenue ; les tours n'en sont pas très-variés et l'expression d'une haute poésie ; une certaine affectation de l'antithèse s'y fait sentir ; mais il y a des tirades entières écrites avec une chaleur qu'elles empruntent à-la-fois et de la force de la situation, et de la justesse du raisonnement, et du choix de l'expression. Une foule de vers se font remarquer et c'est leur éloge. Au total cet ouvrage, où M. Delrieu a profité des beautés de ses prédécesseurs et de leurs défauts avec un égal discernement, est fait pour marquer sa place parmi nos tragiques modernes, qui connaissent bien en lui un littérateur instruit, nourri de la lecture et de l'étude des modèles, mais ne devinaient point dans l'auteur de quelques bagatelles agréables, un rival dont le coup d'essai sur la scène française est marqué par un succès si brillant.

S....

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Concert de M^{me} Grassini, première cantatrice de S. M. l'EMPEREUR, demain 6 mai.

PROGRAMME.

- 1^e Symphonie d'Haydn.
- 2^e Scène et cavatine de Nazolini, chanté par M^{me} Grassini.
- 3^e Concerto de violon, exécuté par M. Alexandre Boucher.
- 4^e Scène et air, avec les chœurs, de Portogallo, chanté par M^{me} Grassini.
- 5^e Symphonie concertante de cors, de M. Dominick, exécutée par MM. Colin, frères.
- 6^e Grand air *della superba Roma*, de Nazolini, chanté par M^{me} Grassini.

Le Concert sera suivi d'un ballet.

On commencera à 8 heures et demie précises.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jous. du 22 mars 1808..	87 fr. 35 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.....	84 fr. 80 c.
Actions de la Banque de France....	1325 fr. c.
<i>Entreprises particulières.</i>	
Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} avril..	1145 fr. c.
Actions des Ponderies de Vaucluse.	fr. c.